

Entretien avec Selim Ben Safia pour JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Labes présenté le 11 juin à 21h
à l'Atelier de Paris

Selim Ben Safia, quel sens revêt pour vous le titre de votre nouvelle création, Labes, qui signifie « Tout va bien » ?

Le titre vient d'une histoire très personnelle. Ce mot, je l'ai découvert tatoué sur la peau de mon père. Il le répétait souvent : « Labes », « Inchallah labes », comme une façon de conjurer le mauvais sort, de se rassurer, d'avancer. Après son décès, j'ai voulu lui rendre hommage. En travaillant sur la résilience, sur la mémoire, sur notre capacité à rester debout malgré tout, ce titre s'est imposé tout naturellement. C'est un mot qu'on dit souvent pour cacher ce qu'on ressent vraiment. Et c'est exactement l'endroit où je voulais aller, creuser ce qu'il y a derrière ce « Ça va bien ».

Quelle est l'histoire de ce quartier maghrébin de Jérusalem dont votre pièce évoque la disparition ? Et comment chorégrapier l'absence, en l'occurrence l'effacement d'un lieu ?

L'envie de travailler autour de ce quartier est née de ma rencontre avec Nadia Kaabi-Linke, la scénographe du spectacle. Nous échangeons sur la mémoire, sur la résilience, et la Palestine s'est imposée très naturellement. Ce quartier a disparu en 1967, juste après la guerre des Six Jours : environ 135 maisons, 800 habitants expulsés en une seule nuit. Il avait été traversé pendant des siècles par des pèlerins nord-africains venus visiter la mosquée Al-Aqsa, ou comme étape sur la route de La Mecque, qui s'y étaient installés. Aujourd'hui, c'est l'esplanade du mur des Lamentations, et plus rien n'en subsiste. Nadia a retrouvé les plans de ce quartier et les a retracés à l'identique à travers des fils suspendus qui représentent les murs. Cette matière est vivante : nous pouvons la déplacer, la déformer et recréer de nouvelles formes à partir d'elle. Je ne chorégraphie pas l'absence à proprement parler ; je construis une histoire à partir de la mémoire, de l'imaginaire, du fantasme issus de cette source d'inspiration. Avec l'équipe artistique, nous nous sommes également immergés dans des enregistrements d'interviews de personnes qui ont traversé ce quartier et avons projeté ces histoires sur nos propres vies familiales et quotidiennes. C'est ainsi que l'histoire des autres devient la nôtre.

Comment avez-vous travaillé l'articulation entre les références aux héritages traditionnels et l'écriture contemporaine de la chorégraphie ?

Pour *Labes*, je voulais travailler sur les héritages traditionnels en cherchant ce qu'ils ont d'universel. Je me suis plongé dans des danses qui ont en commun une chose : les pieds ancrés dans le sol. Cette gestuelle existe dans les danses traditionnelles tunisiennes, dans la Dabka palestinienne, mais aussi dans des danses très éloignées de mon contexte arabe, comme la Gigue québécoise. J'ai voulu les réunir, les réinventer, créer un langage commun autour de ces formes festives et populaires. Faire un voyage entre Tunis, Beyrouth et le Québec. C'est dans cette réinvention que réside la contemporanéité. Je crois profondément qu'on peut travailler sur l'héritage traditionnel et la mémoire de manière tout à fait contemporaine, dans la façon de les questionner, de les déplacer, de les faire entrer en résonance autrement, en particulier par le rythme, la musique et l'intensité de l'interprétation.

Comment ces héritages circulent-ils dans les corps des interprètes sur scène, danseuses, danseurs et musicienne ?

Chacune, chacun les incarne et véhicule d'une manière qui lui est propre. Mohamed est un performer des danses traditionnelles tunisiennes ; il connaît parfaitement les rythmes, l'histoire de chaque geste. Ilyes et Malek traversent ces héritages comme un souvenir d'enfance, quelque chose qui leur a été transmis en famille, souvent sans être nommé. Romane, quant à elle, vient d'une formation en danse contemporaine au Conservatoire de Lyon ; pour elle, bon nombre de ces gestes arabes étaient une découverte. Et tous, sans exception, ont appris à danser la Gigue québécoise grâce à Maude Fillion, une enseignante venue spécialement à Tunis pour nous transmettre sa pratique. Ce moment-là a été très fort.

En travaillant ensemble, nous avons réinventé cette matière en trouvant un langage commun qui corresponde à nos différents parcours, nos réalités respectives, nos cultures chorégraphiques singulières. Et ça vaut aussi pour la musique : j'ai fait découvrir à Marie-Suzanne de Loye des musiques qui m'inspiraient - de Tunisie, de Palestine, du Québec - et lui ai demandé de les réinventer selon son ressenti, sa propre culture musicale et son instrument : la viole de gambe. Il en résulte une pièce que je n'aurais jamais imaginée seul.

Après des créations plus sombres, cette œuvre semble chercher la lumière. Comment la joie peut-elle selon vous surgir de la vulnérabilité ?

Mes créations précédentes étaient effectivement assez sombres. Je pense qu'après avoir traversé des moments personnels durs et marquants, cette pièce est devenue une sorte de thérapie, quoique, par pudeur, je ne l'évoque pas explicitement sur scène. J'avais besoin de me dire à moi-même : je suis en vie. Et d'inviter d'autres artistes aux parcours singuliers à réfléchir avec moi à cette lumière possible. Chacun à sa manière, avec son intimité propre. "Labes", c'est aussi un mot qu'on dit pour se rassurer mutuellement, pour avancer ensemble. C'est précisément ce que je voulais mettre en scène, non pas un bonheur naïf, mais cette joie fragile et têtue qui persiste malgré tout.

L'Atelier de Paris vous a confié la programmation déléguée du « Focus danse arabe » ; comment percevez-vous aujourd'hui l'évolution des scènes chorégraphiques issues du monde arabe ?

Les scènes chorégraphiques du monde arabe sont aujourd'hui dynamiques, diverses, et ont clairement décidé d'en finir avec les fantasmes européens. Les chorégraphes que je rencontre revendiquent une manière de créer qui leur ressemble, loin des codes et des attentes du Nord. Les créations sont de plus en plus hybrides, entre danse, théâtre et musique ; elles mêlent inspiration traditionnelle et rythmes contemporains ; elles portent résolument leur héritage et leur langue ; elles s'émancipent des restrictions sociales et taquinent les censures politiques avec une vraie intelligence. Ce n'est plus une danse "venue du Sud de l'Europe", c'est un courant de création contemporaine arabe à part entière, de plus en plus identifiable, de plus en plus affirmé. Et ça, c'est quelque chose qui me rend vraiment heureux.